

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 13 (1905)
Heft: 49

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

V^{te} DE BOURBON-BUSSET : **La science considérée comme force morale**; Paris, Ch. Amat, in-16, 3 fr., 1904.

L'auteur est un admirateur sincère des sciences. Par « sciences » il entend non seulement la physique, la chimie, la zoologie, etc., mais aussi les sciences philosophiques. « On peut sans doute, dit-il (p. IV-V), trouver dans les œuvres des métaphysiciens des parties conjecturales, des opinions téméraires et des théories hasardées, mais on en trouve aussi dans les œuvres des savants. Ce n'est donc pas une raison pour condamner la métaphysique. A voir les choses comme elles sont, la métaphysique est la plus certaine et la plus indispensable de toutes les sciences. Elle a pour objet ces vérités essentielles, ces premiers principes que la raison, quand elle s'examine, trouve en elle-même, et qui lui sont en quelque sorte consubstantiels, car elle ne peut s'affirmer sans les affirmer aussi. Dans toute certitude, en quelque matière que ce soit, la certitude de ces premiers principes est impliquée. En regardant les choses de près, on trouverait, dans la physique même, de la métaphysique. »

En outre, l'auteur admet que la science est une force morale, mais non d'une manière absolue et inconditionnelle. Il indique ces conditions. Il démontre l'impuissance morale de la science athée (p. 51-70), Donc la science ne suffit pas à tout; elle ne saurait en particulier remplacer la religion. Celle-ci est nécessaire. Donc nécessité de les concilier l'une et l'autre (p. 71-83); l'esprit religieux ne rend pas le croyant incapable d'acquérir l'esprit scientifique (p. 134-158); il n'y a aucune incompatibilité entre l'esprit scientifique et l'esprit religieux (p. 158-190).

Jusque-là, tout est très bien. Ces démonstrations sont, de plus, semées d'excellentes remarques, celle-ci, par exemple, à l'adresse

des chrétiens superficiels qui se laissent dérouter par une science superficielle. « Une attention mnémotechnique à la récitation de formules dont ils n'ont jamais peut-être pénétré le sens profond, une fidélité routinière à des pratiques auxquelles leur esprit et leur cœur ne prennent pas de part efficace, un mysticisme vague où leur imagination, amie du merveilleux, se complaît paresseusement: telle est la religion de beaucoup d'entre eux. C'est dans le rang de ces chrétiens-là que les défauts se produiront le plus souvent. C'est parmi eux que les apôtres de l'irréligion scientifique feront le plus de prosélytes... La science a ses mystiques, ses thaumaturges et ses prophètes: de faux prophètes sans doute, de faux thaumaturges et de faux mystiques, mais capables de faire illusion à qui se contente d'un regard jeté à la surface des choses. Or, c'est là ce à quoi étaient accoutumés les déserteurs de la foi que j'ai en vue en ce moment. Ils n'étaient que des demi-croyants et ne peuvent devenir que des demi-savants » (p. XII).

C'est très vrai, et ce serait parfait si l'auteur, quand il parle de la foi et de l'Eglise, entendait parler de la vraie foi chrétienne et des enseignements authentiques du Christ, de la vraie Eglise chrétienne et du catholicisme non corrompu des premiers siècles. Malheureusement il semble confondre les dogmes chrétiens avec l'encyclique *Providentissimus Deus* qu'il cite (p. 97), et l'Eglise vraiment chrétienne avec Léon XIII et le concile du Vatican qu'il préconise (p. 319). Bien plus, avouant que le rôle de théologien et d'exégète « n'est pas fait pour lui » (p. 99), il s'en remet, dans ces graves matières, au P. jésuite Brucker, à l'abbé Duilhé de St Projet et à l'abbé Vigouroux ! Il admet que l'Eglise (et l'Eglise, dans son esprit, est évidemment l'Eglise romaine) est non seulement la dépositaire, mais encore l'interprète de la révélation du Christ. Et par ce mot d'interprète il lui donne évidemment carte blanche dans ce qu'il appelle la foi, la morale et les points connexes au dogme et à la morale (p. 123). En vérité, y a-t-il une chose qui ne soit pas connexe au dogme et à la morale dans le sens romain ? On voit combien le libéralisme scientifique que l'auteur croit défendre, se réduit, en définitive, à peu de chose. Ce qu'il donne d'une main, il le reprend de l'autre. Lorsqu'il en appelle « à l'accord unanime des Pères » (p. 123), il a mille fois raison; mais que de points sur lesquels il n'y a pas

accord unanime des Pères, et sur lesquels cependant Rome impose comme des dogmes ses décisions *de fide et moribus!* D'une part, il avoue que les originaux des Saintes Ecritures sont perdus; que nous n'en avons que des copies et des traductions; et que «les copistes et les traducteurs n'ont pas le privilège de l'inerrance»; mais, immédiatement, il prohibe le moindre soupçon à l'égard des versions «autorisées par l'Eglise» (p. 127); et qui est l'Eglise? Le Vatican!

C'est ainsi que toutes les belles thèses de la première partie sont violées dans la seconde, au profit de Rome. Lorsque l'auteur aura réfléchi sur l'équivoque qui remplit son livre, à savoir que le pape est le Christ et que le Vatican est l'Eglise chrétienne universelle, il le corrigera sans doute. C'est grand dommage que les excellentes parties que j'ai signalées, soient absolument gâtées par de telles méprises. Qu'il supprime les méprises, et tous les chrétiens seront heureux de l'applaudir.

E. M.

A. DUFOURCQ : **Saint Irénée**; Paris, Lecoffre, 1904.

Une étude sur St. Irénée est toujours difficile, soit parce que les documents nécessaires pour préciser plusieurs points très importants font défaut, soit parce que St. Irénée s'est laissé aller à des opinions parfois étranges, qui tendent sinon à ruiner, du moins à amoindrir sa valeur théologique; en sorte qu'il est difficile d'émettre sur lui et sur ses doctrines un jugement plein, précis et sûr. Aussi M. Dufourcq recourt-il très souvent aux formes dubitatives. Loin de lui en faire un grief, on serait plutôt tenté de trouver qu'il n'a même pas assez multiplié les «peut-être» et qu'il a quelquefois exagéré l'influence de son héros. Est-ce bien en réalité, comme il l'affirme (p. 177), l'influence d'Irénée qui s'est exercée par l'intermédiaire d'Hippolyte, de Tertullien, des papes Victor Zéphyrin et Calliste? Que Tertullien et Hippolyte aient attaqué certains gnostiques, cela est incontestable; mais cela suffit-il pour qu'on puisse les effacer au point de ne voir dans leur influence que celle même d'Irénée? A mon avis, M. Dufourcq a exagéré l'influence d'Irénée, lorsqu'il lui a attribué d'«avoir directement provoqué cet ébranlement où le gnosticisme est mort(?), d'où le néo-gnosticisme et le néo-platonisme

sont nés » (p. 176). Il faudrait d'abord s'entendre sur le gnosticisme et sur le néo-gnosticisme, et c'est ce que M. Dufourcq n'a pas assez expliqué. Je reconnais plus que personne les difficultés de mettre une vraie clarté dans les systèmes théologiques du second siècle. St. Irénée, qui s'est proposé d'exposer et de réfuter les systèmes gnostiques de son temps, s'est-il acquitté toujours très exactement de cette double tâche? Il est permis d'en douter, et il ne serait pas difficile d'appuyer cette assertion de plusieurs aveux de M. Dufourcq même.

Qu'il me soit permis de reprocher à M. Dufourcq d'avoir par trop glissé sur le millénarisme d'Irénée (p. 147), comme aussi d'avoir interprété dans le sens d'une primauté divine ce qu'Irénée dit de la primauté romaine. Il abuse vraiment du mot *convenir*, tout en avouant que le sens en est « assez énigmatique » (p. 117). Que faut-il penser aussi de cette phrase : « La papauté fait avec eux (Victor, Zéphyrin et Calliste) *son entrée* dans l'histoire » (p. 179). Je cite cette phrase entre plusieurs autres non moins graves, desquelles on pourrait aisément tirer de très importantes conséquences. M. Dufourcq a-t-il vu ces conséquences? Il est probable. Quoi qu'il en soit, on voudrait, malgré les difficultés du sujet, trouver dans son livre des jugements moins obscurs ou mieux établis. On voudrait distinguer plus nettement les points sur lesquels Irénée a parlé d'après une tradition positive et générale, et ceux sur lesquels il a émis ses idées personnelles, quelquefois étranges. M. Dufourcq, au lieu d'avoir cherché à préciser nettement cette ligne de démarcation, a préféré reprocher aux « disciples et continuateurs » d'Irénée, c'est-à-dire aux Hippolyte, aux Tertullien, aux Clément, aux Origène, non seulement de n'avoir pas eu « sa maîtrise », mais encore « de n'avoir pas souvent clairement aperçu ni dignement apprécié » la « grande pensée » d'Irénée, à savoir : « que la réalité de la rédemption requiert absolument l'humanité réelle et la réelle divinité de Jésus » (p. 181). L'examen de cette surprenante accusation nous mènerait trop loin. Les lecteurs verront, par cette simple notice, que, si le volume de M. Dufourcq n'est pas définitif, il fournit du moins des matières à discussion et mérite d'être étudié avec soin.

M. l'abbé de Meissas, rendant compte de cet ouvrage dans les *Annales de philosophie chrétienne* (nov. 1904, p. 227), ne

craint pas de s'exprimer ainsi: « L'auteur ne commet pas de ces mensonges qu'on a trop longtemps colportés, et qu'on colporte encore, sous prétexte d'enseigner l'histoire de l'Eglise. Ainsi l'auteur ne cache pas que, d'après St. Irénée, Jésus aurait prolongé son ministère depuis l'âge de 30 ans jusqu'à celui de 50 ou 60 (p. 130); que Judas Iscariote aurait été puni, non par le suicide, mais par une enflure de son corps telle qu'il ne pouvait plus passer par les rues (p. 60); que les saints ne jouiraient de la vision béatifique qu'après la première résurrection et le règne millénaire de Jésus sur la terre (p. 149); que pendant ce règne les vignes auraient 10,000 branches, divisées chacune en 10,000 rameaux, portant chacun 10,000 grappes; que chaque grappe aurait 10,000 grains, donnant chacun 25 métrètes de vin (p. 61). M. Dufourcq ne cache pas non plus qu'Irénée assurait tenir toutes ces belles choses de St. Polycarpe, qui les tenait lui-même, comme Papias, des apôtres Philippe, Jean, Thomas, et autres auditeurs de Jésus, tels qu'Aristion et Jean le Presbytre. J'aurais aimé pourtant que, groupant ces aveux dans un chapitre spécial, l'auteur se fût posé résolument en face du problème qu'ils soulèvent, et eût essayé de rendre compte de la discordance entre ces traditions primitives et les idées qui ont prévalu depuis dans le Christianisme. M. Dufourcq annonce en préparation un nouvel ouvrage intitulé *l'Avenir du Christianisme*. Le sujet est digne de sa plume. Mais qu'il ne craigne pas de montrer combien le Christianisme a évolué déjà, pour prouver combien il peut évoluer encore. Qu'il fasse la lumière sur l'illusion de ceux qui, ne défendant en réalité qu'un état de choses, une organisation, qui ne vient aucunement du Christ ni des apôtres, prétendent défendre ce que ceux-ci ont fondé. Sa science rendra par là grand service à l'Eglise et à l'humanité. »

Que de choses dans ce dernier aveu d'un catholique-romain! Nous faisons cette remarque à sa gloire. E. M.

A. ELEUTHEROPULOS: **Soziologie**. Jena. 196 S. Mk. 3. 25.

Diese Schrift bildet mit der von C. Michaelis (s. diese) den 5. und 6. Teil des Sammelwerkes „Natur und Staat, Beiträge zur naturwissenschaftlichen Gesellschaftslehre“. Beide stehen wie

das in Nr. 47 der Revue 1904, S. 517, besprochene Werk von A. Hesse aus derselben Sammlung auf darwinistischem Standpunkte.

Die Soziologie (der Urheber des Wortes ist Comte) wird dahin festgestellt, dass sie als eine besondere Wissenschaft „die Erforschung des Zusammenseins von Menschen“ ist. Für diese Wissenschaft kann nur der Grundsatz der „Induktion“ gelten, indem man direkt vom Objekte selbst ausgeht, „es in jeder Weise und auf jede mögliche Weise untersucht und zu einer Bestimmung desselben gelangt“. Alle deduktiven Versuche zur Lösung der soziologischen Aufgabe waren von vornherein falsch, ob sie vielleicht auch zu objektiv richtigen Ergebnissen führten oder die richtigen Ergebnisse nur zufällig waren (S. 8). Nach einer Kritik der bestehenden Theorien über den „Ursprung des sozialen Lebens des Menschen“ (S. 25 ff.) sagt Eleutheropulos, indem er davon ausgeht, dass die „Sippe“ (gens) „nach dem Begriffe des sozialen Lebens das geschichtlich objektiv bekannte erste soziale Leben“ ist (S. 24), über den „wahrscheinlichen (!) Urzustand des Menschen“: „Die ersten Menschen lebten zusammen in vorübergehender Paarung, d. h. sie bildeten eine Gesellschaft, einen sozialen Verband, darin vorübergehende Paarung herrschte“ (S. 49). Diese, wie E. meint, immer nur hypothetische, aber freilich wohlbegründete Annahme glaubt er dann noch naturwissenschaftlich mit „der entwicklungstheoretischen Entstehungsweise des Menschen“ von den „äffischen Ahnen“ des Menschen her stützen zu können. — „Die Notwendigkeit des sozialen Lebens (als Organisation der Menschen) ist in dem Sinne eine Naturnotwendigkeit, als es wegen des menschlichen Geistes, der ein Naturprodukt ist, sozusagen vorauszusehen war“ (S. 49 ff.; S. 72). In weiterer Entwicklung dieses durch den menschlichen Geist bewirkten organisierten Zusammenseins bildeten sich die *Stämme* (Vereinigung von verwandten Sippen) und der *Staat* (territoriale Verschmelzung von Sippen und Entstehung einer Verwaltung für alle). Von einer göttlichen Ursächlichkeit des Staates wissen wir objektiv nichts (S. 73). Die Entwicklungsursachen im einzelnen sind teils materielle (die auf der geistigen und körperlichen Ungleichheit der Menschen beruhenden Zweckverschiedenheiten), teils geistige (allgemeine Anlagen aller, beziehungsweise erkenntnisfähiger Men-

schen; die Eigenart der geistigen Konstitution eines jeden Individuums, die sich im grossen Manne zur Geltung bringt, und die Eigenart einer jeden Nation und einer jeden Rasse) (S. 134). — Alle Versuche einer „Reform“ des sozialen Lebens müssen mit der Tatsache rechnen, dass die fernere Entwicklung dieses Lebens, wenn es auf sich selbst gelassen wird, durch die gleichen Ursachen bedingt, in gleichem Masse den bisherigen Weg nicht verlassen wird (S. 172). Als „soziologischen Rat“ gibt E. das zum Motto gewählte Wort: „Sei auf deiner Hut“, das sowohl die Bedeutung der Parteien (Zweckvertretungen) innerhalb einer sozialen Vereinigung (einer Nation) als auch die Bedeutung der Sicherheitsmassregeln einer jeden Nation gegen andere innerhalb der weltgeschichtlichen Verhältnisse angibt (S. 147 und 189). G. M.

Rev. J. T. F. FARQUHAR, M. A., Cantab. Rector S^t James' Church, Aberdeen, late Scholar Pembroke College: **The Visible Church in the light of Reason and History, with Special application to Scottish Affairs.** Aberdeen: D. Wyllie & Son.

The author of this book, some portions of which have appeared in this Review, dismisses, in his definition of the Visible Church, all purely spiritual processes or phenomena. However important these may be, they cannot be seen by man, and only confusion and error can result from any attempt to argue back from the unseen to the seen. The Visible Church needs visible signs for its definition, and these are to be sought in Baptism and a Corporate Organisation.

By the very fact of the Incarnation God has so linked His Truth with our visible world of external facts that the means and analogies of that world have become absolutely necessary for its promulgation. Hence the need of a human ministry and organisation, and that organisation will with best reason be accepted as sufficient, which can most surely be shown to have had an Apostolic origin and sanction.

The greater part of the work is devoted to a careful and critical examination of the evidence of the Canonical Writings, of the Letter of S^t Clement to the Corinthians, of the shorter Greek form of the Letters of S^t Ignatius, and of certain scattered

documents, such as the Didache, the Epistle of Polycarp to the Philippians, the writings of Hermas, the Epistle of Barnabas, and some statements of Jerome and Eutychius with regard to the Alexandrian Church. The general conclusion arrived at is that there was from the beginning in the Christian Church a Ministry which claimed to be, and was everywhere believed to be, of Apostolic sanction and authority, and that, however much the elements of popular choice or approval and the spirit of brotherhood might enter into the matter, the Apostolic authority was always recognised as something distinct from anything bestowed by or through the people. The ministry so established, wherever the Church had attained to a settled polity, was arranged in a threefold gradation of Bishops, Presbyters, and Deacons, without those wider groupings and Patriarchates which in later ages were regarded as necessary for the more efficient organisation of the Church. Each particular diocese (using the word in its modern sense), with the Bishop as its head, was a microcosm of the Whole Church with Christ as the Universal Head.

The conclusions of the writer are carefully worked out, and notice is taken of the views of Bishop Lightfoot, Dr Hatch, and others, where they seem in any point to differ from the true trend of the evidence.

It must not be supposed, however, that the writer is a mere indiscriminate upholder of the ordinary Episcopal plea for an Apostolic Succession and a Threefold Ministry. He separates essentials very carefully from non-essentials, and the motive of his whole inquiry is to find out, if possible, an acceptable path to Reunion among the separated sections of Scottish Christianity. In Scotland, as is well known, the great majority of the people are separated from the historic Episcopate, and yet they hold by all or nearly all the doctrines of the Catholic Creeds. In the event of these separated brethren, or any considerable body of them, desiring to enter into communion with the Episcopal Church of the country, would it be necessary for the latter to insist upon the reordination of all those ministers who have already received Presbyterian Orders? Many have thought that, on the principles of the Episcopal Church, this would be necessary, and the feeling that it would be so has undoubtedly led many Presbyterian ministers, otherwise

favourable to reunion, to dismiss the subject as outside the range of practical politics. The present writer, however, does not regard the difficulty as insuperable. By a review of the earliest records, he shows that no particular form (not even the laying on of hands) can be shown to have been always observed, and that the essence of the matter has always been the Apostolic sanction itself howsoever conveyed. He therefore holds that, while the historical reality represented by the bishops must be retained, the dead hand of past ages must not be allowed to fetter the discretion of the living Church as to matters of secondary importance. Thus, he says, if it were proposed that in certain cases the bishops should dispense with the ordinary ceremony of ordination they are not shut up to reply with a bare "non possumus", for, grave as such an irregularity would be, it touches nothing essential, and the greater gravity of the occasion might render it expedient simply to sanction and recognise the ministrations of certain persons on whom they had never laid their hands. The same principle of course applies, as the writer admits, to the episcopal rank itself, but here the gravity of an irregularity would, he says, be very much greater than in the case of the presbyterate, for it would be in a measure permanently incorporated in the framework of Church order, and so would have to be considered as a matter touching the whole Catholic Church; and not only would such a step call for greater urgency to justify it, but also it is difficult in fact to imagine a case arising that would make any very serious call for such a measure.

Such is the main conclusion at which the writer of this book arrives. The practical importance of it is enhanced by the very thoroughness and strength of his argument for the historic Episcopate, and the subject may be commended to the earnest consideration of the ever increasing numbers who, on all sides, are yearning for the Reunion of Christendom.

J. W.

E. DE FAYE: **Introduction à l'étude du gnosticisme au II^e et au III^e siècle**; Paris, Leroux, in-8°, 147 p., 1903.

L'auteur a ainsi précisé le but de sa publication : « Dégager de l'étude critique des sources du gnosticisme et des dis-

cussions auxquelles elles ont prêté, la méthode qu'il convient d'appliquer à notre sujet, voilà le but précis que nous nous sommes proposé. Cette méthode, nous en avons fait l'application, à titre d'exemples, aux deux principales formes du gnosticisme. Nous avons ainsi mis le lecteur à même de juger de la méthode par les résultats qu'elle donne. Que l'on veuille bien ne chercher dans ce livre ni une étude d'ensemble sur l'histoire du gnosticisme, ni des recherches sur ses origines, encore moins une appréciation philosophique ou dogmatique de ce grand et curieux mouvement d'aspirations et d'idées. Notre effort s'est borné à essayer de faire rentrer le gnosticisme dans le grand courant de l'histoire » (p. VIII).

La méthode en question consiste à donner toute leur importance aux documents originaux et authentiques des écrivains gnostiques eux-mêmes, à les mettre en premier lieu, à n'admettre qu'à leur suite les sources ecclésiastiques et les critiques des adversaires, à ne juger de la valeur historique de ces derniers documents que d'après la valeur intrinsèque des documents gnostiques originaux. Bref, M. Faye demande qu'on juge les gnostiques d'abord par leurs propres écrits, et qu'on subordonne à ceux-ci les écrits *sur* le gnosticisme. C'est une sorte de révolution qu'il opère; car, il faut le reconnaître, nous avons jugé jusqu'ici le gnosticisme par ce que nous en ont dit ses adversaires, et non par ce qu'ont écrit ses maîtres. Les écrits gnostiques ont été plus ou moins écartés par les historiens et les critiques, et aujourd'hui la critique exacte et l'histoire vraie exigent qu'on en prenne une connaissance directe et impartiale. C'est ce qui est en train de se réaliser, grâce aux Harnack, aux Zahn, aux Lipsius, aux Carl Schmidt, aux Faye, etc. Aussi les Marcion, les Valentin, les Basilide, nous apparaissent-ils dans un tout autre jour.

Quoique M. Faye ait prétendu n'indiquer ici que la méthode à suivre, il indique déjà, par la force des choses, quelques points de vue historiques qui sont de première importance. Ce qu'il dit de Valentin en particulier, de son double caractère de poète métaphysicien et d'apôtre, de ses disciples Ptolémée, Héracléon et Théodote, du rôle spécial joué par chacun de ces trois personnages, est extrêmement curieux: c'est l'évolution chronologique de toute l'école Valentinienne à la fin du II^e siècle et au commencement du III^e; l'exposé de

cette évolution, d'après les écrits de ces quatre auteurs, modifie singulièrement l'opinion que l'on s'était faite d'après les seuls écrits d'Irénée et d'Hippolyte (p. 107-112, 132-133).

Jusqu'ici nous avons pris le gnosticisme en bloc; nous l'avons jugé exclusivement par les extravagances relatées dans Irénée, Hippolyte, Tertullien, St. Epiphane, etc.; en conséquence, les gnostiques nous étaient apparus uniquement comme des hérétiques, et de ce fait nous les placions tous en dehors de l'Eglise, sans qu'aucun lien existât entre eux et l'Eglise et sans qu'ils exerçassent la moindre influence sur elle. Or ce sont là des jugements erronés, qu'il faut absolument rectifier. L'histoire véridique montre, au contraire, que le gnosticisme n'est pas un bloc; que les premiers chefs gnostiques ont été relativement modérés dans leurs efforts pour expliquer les dogmes, la morale et les rites du christianisme; que leurs disciples ont émis des explications nouvelles, généralement d'autant plus compliquées qu'ils s'éloignaient davantage de l'époque des maîtres primitifs; que les premiers gnostiques étaient d'ordinaire des chrétiens très mystiques et très pieux, vivant dans l'intérieur de l'Eglise; que, si quelques-uns ont été nommément excommuniés, les masses ne l'ont pas été; que les idées de celles-ci se sont ainsi propagées dans les cercles les plus dévots; que ce n'est que plus tard que l'on a vu le péril et qu'on a élevé la voix pour réfuter; toutefois que les adversaires susnommés du gnosticisme n'en ont guère cité que les extravagances, soit dogmatiques, soit morales; d'où l'on doit conclure que certaines explications et certaines pratiques mystiques, une fois répandues, surtout par les gnostiques, ont été peu à peu accréditées, et peu à peu adjointes aux dogmes primitifs beaucoup plus simples. Les apologistes qui devaient combattre ces centres dévots (car tous n'étaient pas immoraux, il s'en faut), devaient naturellement leur concéder plus d'une explication déjà plus ou moins reçue, et ne les attaquer que dans ce qu'ils avaient de plus attaquable. C'est ainsi que, finalement, plus d'une opinion mystique aujourd'hui tenue pour dogmatique ou à peu près, est d'origine gnostique et se rattache au docétisme ou à tel autre système théologique. Comment faire ce discernement et rétablir la vérité historique, contre la pseudépigraphie qui était déjà si développée au commencement du III^e siècle? C'est la tâche de la critique actuelle.

« Le gnosticisme, dit M. Faye, fermente déjà, dans l'ombre, au siècle apostolique. C'est la *période obscure où s'élaborent les diverses tendances*, qui donneront naissance aux grandes écoles du II^e siècle » (p. 140). Ceci est extrêmement important, et il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir, déjà dans cette Introduction, donner quelques indications sur cette première période, qui est, notons-le, de toutes la plus grave. Il continue ainsi : « Les grandes écoles du II^e siècle apparaissent avec les Basilide, les Valentin, les Marcion, les Carpocrate. C'est l'époque créatrice. » — Pardon. N'est-ce pas plutôt déjà une époque d'évolution ? — « Ces maîtres formulent toutes les idées maîtresses dont vivront leurs successeurs. Vient ensuite une troisième période : celle des successeurs immédiats des fondateurs. Ptolémée, Héracléon, Isidore, Epiphane, Apelle, n'ajoutent rien d'essentiel à l'héritage des maîtres, mais ils en classent et ordonnent les richesses. Cela est particulièrement sensible dans l'école de Valentin. On pourrait appeler la période que remplissent les fondateurs et leurs premiers disciples, c'est-à-dire tout le milieu du II^e siècle, l'âge classique du gnosticisme. En effet, vers la fin du II^e siècle, ici un peu plus tôt, là un peu plus tard, sans qu'il soit possible de préciser une date, se prépare une transformation radicale de toutes les sectes gnostiques. » — « Radicale ? » Ce mot est-il bien juste ? La « racine » (ou le germe) de cette transformation n'a-t-elle pas déjà été posée dans les deux époques précédentes ? — « Les dernières années du II^e siècle, continue M. Faye, marquent la période de transition entre l'ancien et le nouveau gnosticisme. Enfin au III^e siècle, apparaîtra ce gnosticisme syncrétiste, avide de spéculations qui témoignent d'une tournure d'esprit plus mythologique que philosophique, adonné tout entier aux rites et aux formules magiques, que nous avons dépeint d'après les textes. Dans sa dernière phase, le gnosticisme est devenu une religion semblable à celles que nous révèlent les mystères et les cultes exotiques de la même époque » (p. 141).

On voit comment, en réalité, toute l'histoire du gnosticisme est à refaire, et combien elle importe à une histoire exacte de la théologie et de l'Eglise. « Au II^e siècle, dit encore M. Faye (p. 117), les écoles gnostiques jouissaient d'une bien plus grande liberté. On ne les considérait pas encore comme

exclues de l'Eglise par le seul fait de leur gnosticisme. Sans doute des excommunications individuelles, comme celle de Marcion, se produisaient, mais on a été longtemps avant de contester aux hérétiques leur droit de s'appeler chrétiens et de faire partie de l'Eglise. Tertullien est le premier qui ait nettement posé et résolu la question. Non seulement il refuse catégoriquement aux hérétiques le droit de se réclamer de l'Eglise chrétienne, mais il ne permet même pas que l'on discute avec eux. Il les écarte par la question préalable. Combien Justin Martyr est encore éloigné de cette netteté de principes! Il se plaint précisément que les hérétiques font mal juger des chrétiens; il ne lui vient pas à l'esprit de nier qu'ils soient chrétiens; on sent qu'il a fort envie de les répudier, mais il ne peut le faire. Toute sa défense consiste à demander qu'on ne soit pas plus sévère pour les chrétiens qu'on ne l'est pour les philosophes. On admet bien que ceux-ci se partagent en écoles qui professent des doctrines opposées » (Apol. I, c. 7, [56 D]).

Espérons que M. Faye, à qui nous devons déjà une si substantielle étude sur Clément d'Alexandrie (voir *Revue int. de Th.*, 1899, n° 28, p. 841-848), nous donnera bientôt une histoire non moins substantielle du gnosticisme. E. MICHAUD.

FR. W. FÖRSTER: **Jugendlehre, ein Buch für Eltern, Lehrer und Geistliche.** Berlin 1904. 724 S. Mk. 5.

Ein wirklich treffliches Buch, das von des Verfassers, Privatdozenten der Philosophie in Zürich, pädagogischer Erfahrung auf allen Seiten Zeugnis gibt! Die angeführten Beispiele (S. 216 ff.) sind meist sehr gut gewählt und erklärt, der ganze Standpunkt ist ein religiös-idealer, von warmer Begeisterung für die Erziehungsfrage getragen. Man lese z. B. die Abschnitte: Bergpredigt (S. 132 ff.); Religion und Christentum (S. 261 ff.); Religion und Wissenschaft (S. 486); sexuelle Pädagogik (S. 602 ff.) und sexuelle Ethik (S. 625 ff.). Wir führen aus dem Vorwort folgende Stelle an: „Wenn der Verfasser in den von ihm vorgebrachten Beispielen ausschliesslich soziale und natürliche Begründungen des Sittlichen verwertet und den Appell an religiöse Vorstellungen und

Gefühle vermeidet, so entspricht das der besonderen Aufgabe seines Buches. Er verwahrt sich aber ganz ausdrücklich gegen das Missverständnis, als stehe er damit auf dem Boden jener Radikalen, welche in Erziehung und Leben *die Religion durch die blosse Moral ersetzen wollen*. Gerade die pädagogische Praxis hat in ihm die Überzeugung von der unvergänglichen ethischen und pädagogischen Bedeutung der Religion aufs höchste verstärkt. In der *öffentlichen* Schule ist ja allerdings ein obligatorischer Religionsunterricht auf die Dauer nicht haltbar wegen der dabei unvermeidlichen Vergewaltigungen andersdenkender Eltern. Eine konfessionell neutrale Sittenlehre ist wohl hier der einzige Ausweg. Aber um so dringender ist es zu wünschen, dass dann ausserhalb der Schule für Raum und Gelegenheit zu religiöser Ergänzung und Vertiefung der Sittenlehre gesorgt werde. Der Verfasser hofft sogar, dass gerade das vorliegende Buch religiös gleichgültige Eltern in bezug auf die Fernhaltung ihrer Kinder von religiösen Einflüssen etwas nachdenklicher machen werde. (Hierüber siehe besonders: Religionslehre und ethische Lehre, S. 104—151.) Die Bestimmung dieses Buches auch für Geistliche soll keine anmassende Einmischung in die religiöse Seelsorge bedeuten. Der Verfasser glaubt einem ihm mehrfach von geistlicher Seite geäusserten Bedürfnisse zu entsprechen, wenn er speziell dem Seelsorger in Grossstädten einiges Material für die angewandte Sittenlehre zur Verfügung stellt¹⁾. G. M.

H. GAUDIG: **Didaktische Ketzereien**. Leipzig 1904. 139 S. Mk. 2.

Die „Ketzereien“ werden vom Verfasser, Direktor der höheren Mädchenschule und des Lehrerinnenseminars in Leipzig, unter kleinen Stichworten, denen kurze aphoristische Ausführungen folgen, gegeben. Sie werden von dem Leitsatze getragen: „Alle Schulgattungen müssen sich die Aufgabe stellen,

¹⁾ Vgl. von demselben Verfasser: Lebenskunde. Ein Buch für Knaben und Mädchen. In demselben Verlage, 1904, 375 S., Mk. 3. Es will allen, die sich üben wollen «in der Kraft des Willens und der Liebe», den Weg zeigen. Dieses geschieht in einer grossen Anzahl kurzer und systematisch geordneter Geschichten. Ein köstliches Buch!

den *Denkzwang*, den sie zunächst ausüben und ausüben müssen, allmählich immer mehr zu mildern und bei denen, an denen sie arbeiten, immer mehr ein *Denkenwollen und freies Denkenkönnen* zu erzielen. In unseren Schulen wird vom Lehrer zu viel gelehrt und vom Schüler ‚zu viel gewusst‘. Die Zeit fordert, dass alle Lehrer von dem Lehrer an, der in der Elementarklasse die Anfangsgründe lehrt, bis zu dem akademischen Lehrer, der zur Kunst der wissenschaftlichen Forschung hinleiten will, das Ziel im Auge haben, selbsttätig denkende Köpfe zu bilden.“ Dementsprechend äussert sich der Verfasser mehrfach über den *Religionsunterricht*, z. B. Seite 133 f.: „Auch der religiöse Unterricht hat die Aufgabe, auf Grund scharf bestimmter Wertvorstellungen ein klares Gefühlsleben und ein kräftiges Wollen anzustreben. Will man der bei Mädchen so grossen Gefahr einer verschwommenen, in namenlosen Empfindungen sich auslebenden Religiosität, der jeder kritische Lufthauch tödlich werden kann, entgehen, so müssen meines Erachtens die religiösen Werte der Erkenntnis und dem Gemüt zur Aneignung angeboten werden. So muss der Unterricht im Leben Jesu die unvergleichliche Erhabenheit und Einzigartigkeit Jesu, sein vollkommenes Leben in Gott und im Nächsten zu lebendiger Darstellung bringen; so muss nachgewiesen werden, wie Christus in dem gewaltigen Paulus Gestalt gewonnen hat u. s. w. An dem Seelenleben der Frommen des Alten und Neuen Testaments sind die religiösen Werte gleichsam anschaulich zu machen . . . Wird so das christliche Leben und Wesen in seiner Schönheit und in seiner Kraft, in seinem durch kein anderes Gut ersetzbaren Wert mit anschaulicher Klarheit und Wärme des Gefühls dargestellt, so wird es seine geheime Zugkraft auf die Herzen bewähren. Der Grundsatz: man weise aus dem Leben der Menschen Gottes die religiösen Werte nach, fordert auf der einen Seite eine kritische Sichtung unter dem überlieferungsmässigen Stoff, anderseits eine grössere psychologische Vertiefung, als sie bisher wohl im allgemeinen üblich ist. Soll man aus dem Leben der Gottesmenschen ablesen, was ihnen ihre Religion war, und was Menschen die Religion sein kann, so muss man in ihr Herz sehen.“

G. M.

Joh. GEFFKEN: **Aus der Werdezeit des Christentums.** Studien und Charakteristiken. Leipzig 1904. 135 S. Mk. 1. 25.

Das aus Vorträgen des Verfassers hervorgegangene Buch (54. Bändchen der Sammlung „Aus Natur und Geisteswelt“) vermag in populärer Form für den Religionsunterricht reiferer Schüler vielfach Stoff und Anregung zu geben. Es gliedert sich nach den Abschnitten: Der Eintritt des Christentums in die griechisch-römische Welt; enthusiastische Strömungen (Apokalypsen; die Sibylle); die äusseren Verfolgungen; die literarischen Kämpfe mit den Griechen und Römern (erste Waffengänge, die Zeit Tertullians und Augustins); Orient und Occident im alten Christentum. Wir bringen aus dem Schlusswort folgende Stelle: „Aber von viel grösserer Kraft als diese Einzelfaktoren scheint die Gesamtentwicklung der Dinge, d. h. in diesem Fall: die religiöse Aktion des Orientes gewesen zu sein; sie bezwang den ganzen Westen, sie verhalf auch dem Christentum zu seinen ersten Siegen. Doch rasch stiess dieses den überwuchernden Orientalismus ab. Obwohl selbst eine orientalische Religion, besass es doch eine wundervolle Mischung von Mystik, die zu jeder Religion gehört, und von einfach handlicher Moral, die mit einem göttlichen Vorbilde eins war. Kamen dann erregte Zeiten, so nahm das Christentum ekstatische Formen an; kehrte die Ruhe zurück, so erfüllte es erst recht die Seelen seiner Anhänger. Dazu stellte das Christentum, unähnlich den anderen Religionen des Orients, als echte Volksreligion so wenig komplizierte Anforderungen an den Einzelnen, dass die Gefahr eines Zuflusses neuer orientalischer Elemente überwunden werden konnte. Der Kampf, den dann die Apologeten mit den gelehrten heidnischen Gegnern führen mussten, drückte ihnen die philosophischen Waffen der Feinde in die Hand, drückte ihrem Geiste griechisches Siegel auf. Der Grundzug des griechischen Wesens aber ist immer ein gewisser Rationalismus geblieben. Und dieser Rationalismus lehnte die Phantastik der orientalischen Gnosis ab: der Westen reagierte so gegen den Osten. So konnte das orientalische Wesen nur die Kreise der Sekten erfüllen, nicht das der Gesamtreligion werden. Aber vielleicht ist auch dieses alles nur Klügelei, und gehört der Sieg des Christentums zu den historischen Wundern, deren Ursachen uns stets ein „ignorabimus“

bleiben, ein Geheimnis, immer wieder lockend, immer wieder sich verhüllend, wie das Wesen Jesu Christi selbst.“

G. M.

Prof. S. MERKLE : **Reformationsgeschichtliche Streitfragen;**

Ein Wort zur Verständigung aus Anlass des Prozesses Berlichingen; München, Kirchheim, in-8°, 76 S., 1904, M. 1.20.

L'auteur dit dans sa préface : « Meine neuesten Erfahrungen haben mich gelehrt, wie wenig die Resultate der wissenschaftlichen Arbeit selbst von solchen gekannt sind, die sich als « Geschichtsforscher » dem Publikum vorstellen. » Combien vrai ! On a beau démontrer à certains esprits l'exactitude de certains faits qui sont contraires à leurs fantaisies, disons même à leurs convictions, ils ne veulent pas voir. Ce n'est pas la vérité qu'ils aiment et qu'ils cherchent, c'est uniquement leur propre manière de voir qu'ils veulent justifier à tout prix, fût-elle absurde. Que de prétendus savants en sont encore là ! Et, pour en venir au cas particulier discuté dans cette brochure, tout le monde sait que Luther a été, non moins que Calvin, calomnié dans sa personne, et que ses doctrines ont été exagérées et présentées sous un jour faux, par ses adversaires romanistes. Le professeur Merkle, quoique attaché à l'Eglise romaine, n'a pas craint de le reconnaître : *inde iræ* ! C'est pour montrer combien les colères de ses frères romanistes sont peu fondées qu'il a écrit cette brochure, manifestation d'une âme sincère et d'un esprit instruit en faveur de la vérité. Admirez-le pour son courage, et citons cette belle page qui est toute à son honneur (p. 75) :

« Höher als alles kurzsichtige Interesse soll die Wahrheit stehen, und es ist ein gutes Zeichen, dass die katholische Wissenschaft, *soweit sie diesen Namen verdient*, einstimmig Front machte gegen den Dilettantismus Majunkes, welcher mit mehr Eifer als Methode an der Fabel von Luthers Selbstmord festhielt; nur von dilettantisierenden Geschichtsklitterern ward N. Paulus verdächtigt, als er gegen Majunke auftrat. Der Meinung ängstlicher Gemüter, es stehe einem katholischen Geistlichen schlecht an, Luther zu verteidigen, setze ich meine Überzeugung gegenüber, dass jeder Mann, der noch eine Spur von Wahrheits- und Gerechtigkeitssinn hat, auch den Gegner in

Schutz nehmen muss, wenn dieser zu Unrecht angegriffen wird. Durch Schmähung Luthers wird der katholischen Kirche und dem katholischen Volke ebensowenig genützt, als der Protestantismus an religiöser Kraft zu gewinnen vermag durch die Hetze gegen Rom; durch solche Manöver werden nur die Leidenschaften genährt, eine wirkliche religiöse Erstarkung ist auf beiden Seiten einzig möglich durch Predigt des Evangeliums und durch Befolgung von seinen Lehren. Es ist noch nie erhört worden, dass ein Kranker dadurch gesund geworden wäre, dass er seinen Nachbar als noch kränker hinstellte... Die Wahrheit wird euch frei machen, hat Christus verheissen, nicht eine sich klug dünkende, der Wahrheit ausweichende Politik, am allerwenigsten ein bequemer, oberflächlicher, mehr nach Effekt jagender als nach Wahrheit fragender Dilettantismus... »

Puisse l'esprit de vérité se répandre de plus en plus dans les cercles théologiques! Alors l'accord entre Eglises sera vite accompli: car l'esprit de vérité entraîne avec lui l'esprit d'humilité et l'esprit de charité; et là où ces trois esprits sont réunis, là est l'esprit du Christ. E. M.

Curt MICHAELIS: **Prinzipien der natürlichen und sozialen Entwicklungsgeschichte des Menschen.** Anthropologisch-ethnologische Studien¹⁾. Jena 1904. 211 S. Mk. 3. 50.

Nach einer allgemeinen Darstellung der „entwicklungsgeschichtlichen Fundamentalbegriffe“ wird der „Kampf ums Dasein“ als der Grund angegeben, der züchtend und umbildend wirkt: „Er wirkt aus der Zahl der möglichen Individuen eine Auswahl oder Selektion besonders gearteter, die als aktuelle Individuen zur Nachzucht gelangen. Es ist das derselbe Vorgang wie bei der künstlichen Züchtung, nur dass bei dieser der auf seinen Vorteil bedachte Wille des Menschen planmässig verfährt. Die natürliche Züchtung wirkt sehr langsam, viel langsamer als die künstliche... Im Kampf ums Dasein wirken zwei Ursachen: *die Vererbung und die Anpassung*. Beide sind mechanische Naturprozesse, d. h. sie beruhen auf molekularen

¹⁾ Vgl. die Schrift von A. Eleutheropulos.

Bewegungserscheinungen der organischen Materie“ (S. 2 f.). Die Vererbung und die Anpassung bilden dann die zwei Hauptabschnitte des Buches. Seite 97 ff. findet sich eine geschichtliche Zusammenstellung von familiärer Vererbung künstlerischer (S. 97 ff.) und geistiger Fähigkeiten (S. 105 ff.), darunter auch theologischer (S. 107). Jedoch sagt der Verfasser: „Die Vererbung des Pfarramts in protestantischen Predigerfamilien beruht meist nur auf sozialwirtschaftlichen Gründen.“

Über den *Tod* heisst es Seite 33: „Er ist keine im Wesen des Lebens selbst begründete Erscheinung, sondern nur eine sekundäre Eigenschaft, die aus den spezifischen Funktionen resultiert, welche die Zellen im Haushalte des Zellenstaates eingenommen haben. Er ist eine Anpassung aus Nützlichkeitsgründen, insofern die Berührung mit der Aussenwelt jedes Individuum abnützt, so dass es für die Art vorteilhafter ist, die alten, verkrüppelten Individuen durch neue, vollkommenere zu ersetzen, statt diesen durch ewige Lebensdauer jener von vornherein den Platz und die Möglichkeit der Entfaltung zu nehmen.“ — In dem Abschnitt „Religiöse und naturwissenschaftliche Weltanschauung“ (S. 203 ff.) sagt Michaelis: „Wissenschaft und Glaube, welche Form dieser auch immer als Religion annehmen mag, *sind unversöhnbar*. Die Religion aber ist nichts als die in fortdauernde Tradition verknöcherte mystische Antwort auf das *Warum*, das sich jedem Menschen beim Erwachen des Bewusstseins im Anblick seiner Umgebung und seiner selbst aufdrängt. Die Wissenschaft, wird behauptet, habe durch die Abstammungslehre den Menschen degradiert. Aber doch wohl mit Recht (!), wenn wir den Menschen nur als (vorläufig) letztes Glied in der Kette der entwicklungsgeschichtlichen Reihe der Organismen erblicken und erblicken müssen! Und das *Christentum*? (von dem in dem Buche überhaupt wenig die Rede ist, desto mehr von den Indern u. s. w.!). Ist nicht in ihm und durch dasselbe der Mensch noch viel tiefer degradiert gegenüber der Anschauung des selbstbewussten Griechen u. s. w. . . . Es ist eine komische Weisheit, deshalb, weil sich bei allen Völkern irgend eine Gottesidee findet, diese an sich als Elementarbegriff des Menschen, gleichsam als Postulat der praktischen Vernunft zu fassen und daraus die reale Existenz eines Gottes als Notwendigkeit abzuleiten. Gerade die durchgängige Anthropomorphie der Gottesidee sollte doch Misstrauen dagegen

erwecken. . . . Der Mensch ist allein die reale Existenz, Gott ist nur ein Gleichnis. Ist Gott anthropomorph, so ist das Gleichnis unzulänglich; denn der Mensch ist nicht das einzige, was reale Existenz hat. Er ist nur ein Partikelchen jener Gesamtheit, die reale Existenz wie er unter gleichen Voraussetzungen und Gesetzen hat, des *Alls*; soll also das Gleichnis zulänglich werden, so müssen wir Gott dem All gleichsetzen im pantheistischen Sinne“ (S. 205). G. M.

Dr. Otto SICKENBERGER: **Kritische Gedanken über die innerkirchliche Lage.** Vorgelegt dem katholischen Klerus und den gebildeten Katholiken Bayerns. **II. Extremes Antiprotetantismus im katholischen Leben und Denken.** Augsburg, Theodor Lampart, 1904. 175 S. Preis Mk. 1. 50.

Als Referent ein Exemplar seiner Schrift „Wesen und Wirken des römischen Systems“ an Professor Sickenberger sandte, erhielt er brieflich folgende Entgegnung: „Können Sie sich nicht zu der Auffassung verstehen, dass an den Vorstehern der römisch-katholischen Kirche oftmals das Wort Pauli sich bewährt hat: habemus thesaurum istum in vasis fictilibus, und dass sie oft dem fermentum pharisæorum unterlegen sind, vor dem Jesus die Apostel warnte? Dass sie oft aus *Ängstlichkeit* die Zügel zu straff spannten und glaubten, ein Bollwerk um das andere um Lehre und Gesetz Jesu errichten zu müssen, da sie nicht genug auf deren innere Kraft vertrauten und nicht genug eigene Geistesstärke und Bewusstsein innerer Kraft besaßen? Dass trotzdem der römisch-katholischen Kirche das ihr gegebene depositum fidei und göttliche Lehramt samt dem diesbezüglichen Beistand des hl. Geistes geblieben ist?“ Sickenbergers vorliegende Arbeit gibt zu dieser Auffassung mancher besserungsbedürftiger Erscheinungen in der römischen Kirche nach einer Richtung hin Beweisstoff und Belege; wie aus dem Untertitel seiner Schrift schon ersichtlich, sucht er den Nachweis zu erbringen, wie manche anfechtbare Schulmeinung, mancher Missstand im praktisch-kirchlichen Leben ihre gemeinsame Erklärung in dem Bemühen finden, dem protestantischen Irrtume gegenüber die katholische Wahrheit recht deutlich herauszustellen, den Unterschied zwischen beiden recht

nachdrücklich zum Bewusstsein zu bringen, wobei das an sich durchaus anerkennenswerte Streben, dem Irrtume möglichst fern zu bleiben, leicht dazu führte, dass man in der entgegengesetzten Richtung über den rechten Punkt hinaus kam, dem protestantischen Extrem gegenüber das entgegengesetzte und eben so falsche Extrem vertrat.

Diesen Grundgedanken führt Sickenberger in drei grossen Abschnitten für „die Vermittlung des Heilswerkes Christi an die Menschen“, für „das Wirken der Menschen zum ewigen Heile“ und für den „Kultus“ durch. Im ersten Abschnitte behandelt er die Lehre von der Kirche, Priestertum und Hierarchie, Lehramt und hl. Schrift, Sakramente und Leitung der Gläubigen im christlichen Leben; im zweiten die guten Werke, evangelischen Räte, Gelübde und Klosterleben; im letzten endlich Gottesdienst in Inhalt und Form überhaupt, dann Messe und Altarssakrament, Gebet für die Verstorbenen, Heiligen-, Reliquien- und Bilderverehrung. Sickenbergers Standpunkt ist selbstverständlich die strengste römische Rechtgläubigkeit: „*Nicht zwischen dem Katholizismus und dem Protestantismus liegt einfachhin die christliche Wahrheit und das Christlich-Gute. Die katholische Kirche besitzt das gesamte depositum fidei... Nicht die katholische Kirche als solche* vermag sich also von der christlichen Wahrheit nach einer Seite hin zu entfernen... Wohl aber kann es geschehen, dass sich... ganze Gruppen und Kreise... in ein anderes... Extrem... verlieren, welches als solches ebenfalls von der christlichen Wahrheit und Tugend abweicht“ (S. 6 f.). Vom römischen Standpunkte aus sollte und könnte man daher diese Schrift als eine geistvolle Apologie gegen den Protestantismus, nicht bloss als einen Reformruf gegen hyperkatholisches Extrem betrachten; dass es nicht geschieht, liegt eben daran, dass dieser Hyperkatholizismus als Ultramontanismus die ganze römische Kirche beherrscht. Auch vom akatholischen Standpunkte aus darf man anerkennen, dass Sickenberger für eine richtige Erkenntnis geschichtlichen Werdens einen sehr ansprechenden Ausdruck gefunden hat; denn dass er mit der Behauptung des Vorwiegens einer besonderen antiprotestantischen Triebkraft in der Entwicklung der römischen Kirche in den letzten Jahrhunderten recht hat, ist von vornherein zweifellos sicher für den, der diese selbe einseitige Kraft schon bei der Aufstellung der Tri-

dentinishen Lehrsätze in Wirksamkeit sieht. Allerdings ist seine Darstellung, die sich ganz auf diesen einen Gedanken zuspitzt, eben dadurch etwas schief, denn er muss ja selbst fast bei allen Einzelfragen, die er behandelt, bemerken, dass die zu beobachtende Missbildung schon *vor* Luther begonnen (S. 18, 53, 66, 110, 150, 168), ja in einzelnen Fällen sogar schon *lange vor der Reformation ihren Höhepunkt erreicht* (S. 22) und zum grossen Teile *Luthers Auftreten verursacht* hat (S. 14). Damit nähert er sich sehr stark der wohl richtigeren Geschichtsauffassung im eingangs erwähnten Schriftchen des Referenten, die ihn vor dem gedankenlosen Satze hätte bewahren sollen: „Hätte man z. B. den einen Luther (von den ewigen Gelübden) gelöst, so wäre weder er abgefallen, noch hätte er so viele nach sich gezogen“ (S. 118). Nein, die Zeit war damals so hochreif für die grossen Ereignisse, dass die Lebensgestaltung des Einzelnen sie nicht mehr hätte verhindern oder auch nur wesentlich beeinflussen können.

Im übrigen zeigt Sickenberger aber, wie schon früher, seine vornehme, echt christliche Art, über die Arbeit der Reformatoren zu urteilen, die sonst in der römischen Wissenschaft so selten geworden ist; er sucht die wahren, edeln Beweggründe Luthers, er legt sie dar und fordert Achtung für den, der für die Ehre Gottes eifert, auch wenn er irrt (S. 79 f.; 152). Mit den besonderen Anschauungen des Referenten berührt er sich hauptsächlich noch in dem Nachweis, wie das Gelübde aus seinem eigentlichen Gebiete des *Gewissens* in das Gebiet des *Rechtes* hinübergeglitten ist (S. 119), sowie in dem Hinweis auf die Schädlichkeit der Orden in ihrer zentralistischen Verfassung (S. 124). Zahlreiche gesunde Urteile, die ihm schon nach seinen ersten Schriften Teilnahme und Beifall auch der Nicht-katholiken errangen, finden hier ihre Fortsetzung und Wiederholung, so wenn er sich gegen die Forderung der Alleinberechtigung des Katholizismus in überwiegend katholischen Staaten wendet, gegen das tägliche Zelebrieren der Priester, gegen die gleichzeitige Feier mehrerer Messen in einer Kirche, gegen Messstipendien und Stolgebühren, gegen die Abhaltung von Prozessionen unter konfessionell gemischter Bevölkerung, gegen die Übertreibung der Verehrung der hl. Eucharistie und des Marienkultus, gegen die Aufbewahrung zweifelhafter Reliquien und den Reichtum der Orden, oder wenn er die Verbreitung

der hl. Schrift fordert, und vor allem anderen in den vielfach ganz vorzüglichen Ausführungen über die Ehe (S. 103 ff.). In diesem Punkte allein, das haben wir bei der Lektüre von neuem wie bei der des ersten Bandes empfunden, hat er grundsätzlich mit dem römischen System gebrochen; gern würden wir hierauf näher eingehen, vor allem einmal auf die Frage nach Roms Riesenschuld an der Vergiftung des menschlichen Denkens und Empfindens in dieser Frage; um nicht zu breit zu werden, verweisen wir nur auf unsere Andeutungen im „Deutschen Merkur“ 1902 (S. 94) zurück. Welcher innere Abgrund aber Sickenberger von den Tagesgrößen des Ultramontanismus trennt und ihn auf die Seite der Vornehmen stellt, das lehrt die Gesinnung des einen schönen Satzes: „Wenn Katholiken übertreten oder austreten, so sagt man: solche Leute kann die Kirche leicht verschmerzen, als ob es nicht gerade Aufgabe der Kirche wäre, alle zu gewinnen und besonders die Sünder an sich zu ziehen, und daher jeder Verlust die Kirche schmerzen muss, gerade *wenn* sie glaubt, dass, wer sich von ihr trennt, für Christus und das Heil verloren ist“ (S. 20).

Dass wir in vielen anderen Punkten Sickenberger widersprechen müssen, wäre an sich selbstverständlich, nachdem er ein getreuer Sohn der heutigen römischen Kirche sein will; aber man fühlt sich doch gedrängt, davon zu sprechen, weil man einfach nicht begreift, wie durch die Erkenntniswelt solcher Männer — es geht einem bei vielen Reformkatholiken so — ein so tiefer Riss gehen kann, dass sie auf der einen Seite uns durch ihren klaren Blick und ihr treffendes Urteil entzücken, auf der anderen Seite dagegen völlig blind, ohne jede Fähigkeit, den geschichtlichen Tatsachen gerecht zu werden, dastehen. Und gerade Sickenberger findet in diesen Punkten eine so kategorische Form, dass man sich an ihnen stossen *muss*. „Von Anfang an glaubten die Christen“, „immer hat die katholische Kirche geglaubt“ — so und ähnlich leitet er wiederholt Sätze ein, die rein ultramontane Anschauungen enthalten, von denen der unbefangene Geschichtskundige ganz genau weiss und beweisen kann, dass sie späteren, oft sehr viel späteren Ursprungs sind. Wir können natürlich nicht erwarten, dass ein überzeugter römischer Katholik seine Anschauungen verleugnet, aber wir meinen, ein Sickenberger würde nicht diese

jeden Zweifel ausschliessende Ausdrucksform wählen, wenn er die gewichtigen Gegengründe der Wissenschaft kenne, und darum glauben wir an ihn die Forderung richten zu dürfen, dass er sie besser kennen lerne, zu dem, was er über die Beichte (S. 55 ff.) sagt, z. B. die Arbeiten von Bischof Dr. Herzog; seinen religiösen Begriffen würde die Kenntnis von Dr. Johannes Müller und seinen Anschauungen jedenfalls zur Vertiefung dienen und ihn verhindern, das Gebet als eine „fromme Übung“ zu betrachten, die Askese (Ordensleben) zu überschätzen, und vor allem, die „guten Werke“ an einem Normalmass zu werten, während doch christliche Sittenlehre sein muss: Die höchste sittliche Stufe, die dem Einzelnen gemäss seinen besonderen Anlagen zu erklimmen möglich ist, sei der für ihn pflichtgemässe Standpunkt, den er also niemals übertreffen kann. Damit würde dann auch seine Stellung zu den evangelischen Räten vielleicht richtiger, weil verinnerlicht, und die zur Heiligenverehrung etwas verschoben: denn der Gnadenschatz der Kirche, moderner Ablass und Gebetserhörungen im Sinne des Abbettelns würden damit natürlich verschwinden. Der Vergleich, den Sickenberger zur Rechtfertigung der Heiligenverehrung im Sinne der Anrufung ihrer Fürbitte beibringt (S. 153 f.), indem er sie dem Bemühen eines Bürgers gleichstellt, die Fürsprache eines Ministers oder Vertrauten beim Könige sich zu erwerben, hinkt auf allen vier Füßen; denn der König ist auch nur ein Mensch, nichts wesentlich Besonderes; er braucht Minister und ihren Rat, oft recht notwendig. Umgekehrt grenzt der Gedanke an den Versuch einer Beeinflussung des Ewigen, Allwissenden Allgütigen und Allmächtigen an Lästerung, selbst wenn es vorzustellen wäre, wie die Heiligen ohne Allwissenheit oder Allgegenwart von dem an sie gerichteten Gebete Kenntnis erhalten, während natürlich der Allwissenheit Gottes jedes an Heilige gerichtete Gebet ohnedies bewusst ist. — In allen diesen Dingen darf sich Sickenberger nicht rühmen, den letzten Gedanken schon durchgearbeitet zu haben; freilich, in seiner Zwitterstellung wird das eine schwere Arbeit sein, schwerer, als in manchen geschichtlichen Fragen strengerer geschichtlicher Sichtung Raum zu geben, wie in den überlieferten Angaben über die Tätigkeit der Apostel (S. 40) oder in dem Rühmen der Früchte katholischer Kultur von 1553—1750, einer Kultur, von der die Wissenschaft sonst nicht eben viel weiss.

Am stärksten meldet sich natürlich unser Widerspruch bei Sickenbergers Anschauungen über das Wesen der Kirche und das Papsttum, am stärksten, weil wir meinen, hier *müsste* zuallererst der weltenweite Unterschied zwischen Geschichte und Dogma, zwischen Tatsache und Theorie dem nicht ganz Geblendeten in die Augen fallen. An sich, wie sie für sich dastehen, könnten wir seine Ausführungen durchaus unterschreiben, freudigen Herzens sogar, dass nämlich nicht zwischen Katholizismus und Protestantismus, sondern zwischen Ultramontanismus und Protestantismus die Wahrheitslinie verlaufe, dass dem Katholizismus durch die Verheissung: „Ich bin bei euch alle Tage bis an das Ende der Zeiten“, die Irrtumslosigkeit, die Unversehrbarkeit seines depositum fidei gesichert sei u. s. w., wir wollen auch mit ihm das Alter des Katholizismus auf mehr als 1800 Jahre bemessen, nur dass uns der Katholizismus etwas völlig anderes ist als ihm, uns die „Kirche Christi“, deren *Abbild* wir in unserer altkatholischen Gemeinschaft darzustellen uns bemühen, ihm ohne Skrupel und Bedenken die Kirche Roms. Man muss es selber lesen, um es zu glauben, dass ein Sickenberger schreiben kann: „Zu dem festen Inhalte dieses Glaubens (an die Stiftung der Kirche durch Christus, woran die Christenheit von Anfang an geglaubt) gehörte stets (!): . . . 4. Die hierarchische Ordnung in der Kirche, vermöge deren sich das Priestertum dem Episkopat unterordnet, und der Bischof von Rom als Nachfolger Petri an der Spitze des Episkopates und folglich der ganzen Kirche steht“ (S. 17). „Der Primat, d. h. der Vorrang des Nachfolgers Petri vor den übrigen Bischöfen der Christenheit in der Regierung der Kirche, ist an und für sich immer Gegenstand des katholischen Glaubens gewesen“ (S. 33). Dass ein Sickenberger nach unserer Auffassung so etwas nur in gründlicher Unkenntnis all und jeden wissenschaftlichen Materials sagen kann, wird für uns noch bestätigt durch den Satz: „Es ist hier nicht nötig, die zahlreichen Zeugnisse beizubringen, welche beweisen, dass in den ersten sieben Jahrhunderten der Primat des Bischofs von Rom als Nachfolgers des hl. Petrus namentlich in bezug auf das *Lehramt* vom Orient wie vom Occident anerkannt wurde“ (S. 33). Nach wirklicher persönlicher Kenntnis der Arbeiten von Friedrich, Langen, v. Schulte u. s. f. scheint uns ein solcher Ausspruch schlechthin unmöglich, wie nach blosser Kenntnis der vom

„Deutschen Merkur“ in den letzten Jahren gelegentlich mitgeteilten „römisch-katholischen Zeugnisse gegen die vatikanischen Dogmen“ die Behauptung, die Unfehlbarkeit sei vor 1870 „längst von den Theologen gelehrt und von den Katholiken geglaubt“ worden (S. 35). Alles, was Sickenberger hier sagt, ist anfechtbar und zum Teil voll inneren Widerspruchs. So schreibt er z. B.: „Zu viel gab dem Primate das Papalsystem, welches dem Papste nicht nur gegenüber den einzelnen Bischöfen, sondern auch gegenüber dem Konzile unumschränkte Rechte zuschrieb“ (S. 36); dabei ist ihm das „ex sese, non ex consensu ecclesiae“ nicht beschwerlich. Auch nimmt er für den Papst die Macht in Anspruch, anscheinend für ihn allein, das Konzil einzuberufen; von der Berufung der ersten Konzilien durch die Kaiser scheint er nichts zu wissen. Weiter hat das bischöfliche Amt ihm nicht nur die Bedeutung einer Vikarie des Papstes (S. 39), aber er nennt es unkatholisch, „dem Papste das Recht, Bischöfe einzusetzen, zu richten und abzusetzen, streitig machen zu wollen“ (S. 35). Die Bulle Unam sanctam gibt nach ihm dem Primate zu viel (S. 36); wie enge das „et moribus“ im vatikanischen Dekret dann gefasst werden muss, wird leider nicht gesagt.

Die Stellung Sickenbergers ist, wir wiederholen, psychologisch unfassbar; es ist, wie Goetz einmal in den „Deutschen Stimmen“ es ausgedrückt hat, eine andere Welt, in der Wissenschaft und Kultur, eine andere, in der der Vatikanismus lebt. Aber auch das scheint ja Sickenberger zu ahnen: „In der ‚frommen‘ Literatur duldet man den abenteuerlichsten Aberglauben, in der theologisch-wissenschaftlichen verfolgt man den leisesten Hauch freier Gesinnung“ (S. 68); doch gleich schläfert er sich selbst wieder ein: „Ich habe schon gesagt, dass es nicht vorwiegend Herrschsucht ist, woraus die Überspannung der kirchlichen Autorität in der Leitung der Gläubigen hervorgeht. Es ist hauptsächlich eine *Ängstlichkeit*“ (S. 70). O dass ihm einmal die ganze tiefe Bedeutung seines eigenen Wortes aufginge: „Die Person geht eben unter im System“ (S. 72). Er steht aber nicht allein mit seiner Unbegreiflichkeit: er ist nur ein Typus der Reformkatholiken, und darum lernen wir an ihm eine ganze Zeitbewegung kennen. Oder bietet er nicht die gleiche Erscheinung wie das „XX. Jahrhundert“ in seinem sehr würdigen Artikel zu unserem Oltener Kongress? Da zitiert es

aus Gersons Buch *De modis uniendi ac reformandi ecclesiam* eine ausgezeichnete Unterscheidung zwischen der allgemeinen, katholischen Kirche, deren Haupt allein Christus sei, und der römischen Kirche, die, aus Papst, Kardinälen u. s. f. zusammengesetzt, irren, getäuscht werden und täuschen, Schisma und Häresie haben, in Verfall geraten könne; und nun erkennt es nicht wenigstens an, dass wir genau diese Anschauungen wieder aufgestellt haben, sondern — „deutlicher als Gerson“ — macht sein Mitarbeiter einfach Gersons katholische Kirche zur heutigen römischen Kirche, seine römische Kirche zur ultramontanen Schule in der römischen Kirche, und damit sind sehr einfach — die Altkatholiken wieder einmal ins Unrecht gesetzt. Die Schriftleitung erhielt darauf das mehrfach erwähnte Schriftchen des Referenten zugesandt, welches den systematischen Zusammenhang der ultramontanen Erscheinungen nachweist; sie anerkennt die Tatsache dieses Systems, versucht aber einfach, unlösliche Stücke aus ihm auszubrechen; auch der *berechtigte Kern* z. B. der Autorität werde angetastet. Im gleichen Atemzug erklären sie, die Worte eines Vicomte d'Adhémar sich anzueignen: „Der Katholik darf in seiner Kirche weder Sklave noch auch nur Untertan (!) sein. Seine Vernunft ist frei, jedwede wissenschaftliche Ansicht gutzuheissen. Und dort, wo die Wissenschaft aufhört, dort vertraut der Katholik den grossen Grundgedanken seiner Kirche, deren Tragweite er in sich selbst geprüft.“ Wann hätten wir Altkatholiken jemals mehr gefordert? — Wir sehen: Die reformkatholische Bewegung bietet noch manches Unausgegrenzte, aber dieses Werden und sich Gestalten ist ungemein packend und oft ergreifend zu beobachten. Sickenbergers neueste Schrift ist eine der interessantesten Erscheinungen in dieser Bewegung.

E. K. ZELENKA.

ET. VLASTO: **Mélanges** (*Σύμμικτα*), avec une préface de M. Alex. Kasdaglis; Alexandrie (Egypte), Lagoudakis, in-8°, 490 p., 1904.

« Foy et Patrie », telle est la devise que l'auteur a placée en tête de son nouveau et magnifique volume, recueil de discours, d'articles et de deux études considérables. Nos lecteurs connaissent déjà M. Vlasto, soit sa savante étude sur « les

derniers jours de Constantinople » (voir la *Revue*, n. 11, 1895), soit ses « Etudes philosophiques » (*Revue*, n. 43, 1903). Toutes les pages écrites par M. Vlasto sont animées d'un grand souffle chrétien et patriotique, et, de plus, remplies de vues droites, de réflexions judicieuses, toutes visant à une sagesse pratique dont on ne saurait assez se pénétrer. Signalons, dans ce volume, une réédition de sa belle traduction française de l'ouvrage de Karl Hopf sur « Les Giustiniani, dynastes de Chios ». Nous le remercions personnellement de l'honneur qu'il a bien voulu nous faire en traduisant en grec notre étude sur « L'infailibilité de l'Eglise », parue dans la *Revue* de 1903 (n. 44). Nous ne doutons pas du succès de ce volume auprès des lecteurs grecs : non seulement il est superbement imprimé, mais encore et surtout aussi bien écrit que bien pensé. E. M.

Jean VRAI : **Ephémérides de la Papauté**; Paris, Fischbacher, 1904, 3 fr. 50.

Excellent livre, qui devrait servir de *Vade mecum* à tout catholique romain. L'auteur a voulu raconter, au clergé surtout, et sous forme d'éphémérides, les principaux faits relatifs à la papauté, dans le but de le convaincre que cette institution est non seulement dénuée de tout caractère divin, mais encore contraire à la vérité, aux droits de la raison et de la conscience, au bon ordre public et à la paix sociale. La démonstration est objective, calme, sans déclamation, péremptoire. Les faits surabondent. Quelques-uns sont exagérés ou présentés dans un jour inexact, par exemple le début du « Résumé de l'histoire de la Papauté » (p. 341), où l'auteur prétend que les premières Eglises « ne songeaient guère à s'organiser *pour durer* »; et la fin (p. 358), où il affirme que, si le Christ avait assisté son Eglise, il aurait, avant tout, empêché la formation de la papauté. Autant dire que, s'il y avait une Providence divine, le mal serait la première chose qu'elle devrait empêcher d'exister.

Ce Résumé, toutefois, contient des réflexions très judicieuses, par exemple : qu'il y a eu des papes d'un caractère estimable, comme il y a eu des empereurs payens d'un caractère noble, mais que ceux-là même ont été coupables : « un

pouvoir fondé sur l'imposture et sur le faux se suiciderait s'il reconnaissait jamais les droits de la vérité contre lui... Réduite à l'impuissance (de recourir au bûcher, au bagne, à l'exil et à la misère par les confiscations), la papauté n'en revendique pas moins toujours le droit à leur emploi (Syllabus de Pie IX). Elle conserve d'ailleurs quelques autres moyens qui sont encore bien cruels pour ceux qu'ils atteignent... Qu'on demande (aux ecclésiastiques éclairés) quelle position leur est faite, soit qu'ils sortent des rangs du clergé, soit qu'ils y restent; et l'on saura comment la calomnie, la famine, la réduction à l'impuissance de parler ou d'écrire, la haine et le mépris soufflés chez tout un peuple de dévots, répondent à l'abdication de leur fanatisme primitif. La papauté moderne, loin d'encourager la recherche libre, n'a d'encouragements et de faveurs pour les savants qu'à la condition qu'ils mutilent la science à son profit. Ses évêques, pleinement domestiqués depuis longtemps, travaillent, tant par intérêt que par fanatisme, à maintenir dans l'enténébrement l'esprit de leurs prêtres. Le pape, devenu absolument l'évêque unique et universel, semble d'ailleurs avoir pris pour consigne d'accumuler les mensonges historiques et de multiplier les défis au bon sens... » (p. 357).

Que d'autres pages seraient à citer si la place ne faisait défaut! Que l'auteur me permette une observation. A la date du 4 juillet 1872 (p. 165), il trouve bon de blâmer les anciens-catholiques de s'être donné une organisation ecclésiastique séparée. Ils auraient dû, selon lui, rester dans l'Eglise romaine, parce qu'ils y auraient fait beaucoup de bien, tandis qu'en en sortant, « ils n'en feront aucun ». Ce reproche a deux parties. Que nous n'ayons fait aucun bien en sortant de l'Eglise romaine, l'auteur ne le prouve pas. En toute humilité, nous croyons le contraire, et les lecteurs se rappelleront l'article paru dans la *Revue* (1897, p. 506-521) sous le titre : *Les résultats de l'ancien-catholicisme*. Que l'auteur (s'il est encore dans l'Eglise romaine) regrette notre sortie, c'est, de sa part, une amabilité et un compliment qui nous touchent et dont nous le remercions. Je sais que son opinion est partagée d'un assez grand nombre d'ecclésiastiques, qui restent dans l'Eglise romaine tout en condamnant ses faux dogmes, et cela pour y faire, à l'intérieur, une propagande que la sortie rend impossible, disent-ils. Je respecte ce sentiment, sans le partager. Faire

partie d'une Eglise dont on rejette les dogmes et dont on condamne la discipline, y exercer des fonctions officielles qui semblent faire croire qu'on approuve ces dogmes et cette discipline, me semble déloyal. La véritable attitude du chrétien est de dire hautement la vérité et de proclamer sa foi. Attendre que les évêques fassent retour à la vérité (conseil de l'auteur à la p. VI), c'est par trop tenter Dieu. Pour sauver les âmes de ses frères, la meilleure manière est de sauver la sienne, en proclamant sa foi: *Justus ex fide vivit... Credidi, propter quod locutus sum.* E. M.

Paul WURM: **Handbuch der Religionsgeschichte.** Calw und Stuttgart 1904. 426 S.

Eine auf den grösseren Lehrbüchern von Chantepie de la Saussaye und Orelli (vgl. Revue 1904, Nr. 46, S. 332) fussende, aber in manchen Teilen originelle Arbeit. Wie Orelli steht der Verfasser auf durchaus positiv christlichem, beziehungsweise evangelischem Standpunkte. Er macht in seinem Werke den Versuch, „die Bibel, nicht das christliche Bewusstsein“ zum Ausgangspunkt wie aller theologischen Wissenschaft, so auch der erst sich entwickelnden Religionswissenschaft zu machen. Danach ist denn auch die Entstehung des Heidentums entgegen den „modernen Theologen“ zu erklären: Diese „fragen gar nicht nach der Anschauung der Bibel über Ursprung und Wesen der Religion, sondern lassen sich von den Naturforschern, die doch über die geistige Entwicklung des Menschen keinerlei Aufschluss geben können, völlig beherrschen. Sie folgen dabei nicht wirklichen Naturbeobachtungen, sondern unbewiesenen Sätzen über die Entwicklung der Geschöpfe, welche einer dem andern nachspricht. Die Stimmführer wählen aus den religionsgeschichtlichen Erscheinungen das heraus, was mit ihren Dogmen übereinstimmt, und lassen unbeachtet, was ihren Dogmen widerspricht“ (S. 14). Das Buch behandelt zuerst die Religionen „der unkultivierten Völker“, dann die „Nationalreligionen“, unter denen die Schilderung des Brahmaismus einen grossen Raum einnimmt, endlich die „Universalreligionen“ (Buddhismus, Islam, Christentum). In den „Grundzügen der israelitischen Nationalreligion“ stellt sich Wurm auf den der Kritik ent-

gegengesetzten, wenn auch im allgemeinen gemässigten Standpunkt. Er sagt: „Wir gestehen also auch im Alten Testament der Kritik ihr Recht zu, aber eine religionsgeschichtliche Vergleichung nötigt uns zu der Frage: Wo ist das Religionsbuch eines anderen Volkes, das von der Kritik so zerzaust wird wie die Bibel? Wo lesen die Gelehrten so wenig das, was dasteht, und lesen allerlei hinein, was nicht dasteht? Wo wittern sie in allen geschichtlichen Darstellungen eine besondere Parteitendenz des Verfassers? Wir geben ja zu, dass in den Büchern Mosis und in den Geschichtsbüchern verschiedene Quellen zusammengearbeitet sind, aber zu solchen Flickschneidern, die allerlei verschiedene Lappen zusammengearbeitet haben sollen, werden doch die religiösen Schriftsteller anderer Völker nicht gemacht. Homer und die Edda werden ja von der Kritik auch gehörig bearbeitet, aber so ins Kleinliche geht dieselbe kaum wie in der Bibel, und es ist nicht zu verwundern, wenn manchen Studierenden über solcher Kleinkrämerei und solcher Verwandlung der heiligen Schriften in parteiische Tendenzwerke das Studium der Theologie entleidet wird“ (S. 328). Im einzelnen wird es als eine Willkür bezeichnet, die Patriarchengeschichte aus der Geschichte zu streichen und sie als Sagen zu behandeln (S. 331), „die Graf-Wellhausensche Theorie, dass die Propheten in Israel dem Gesetz, namentlich dem Kultusgesetz vorangehen und dass der Priesterkodex aus dem Exil stamme, widerspricht aller religionsgeschichtlichen Analogie“ (S. 333). — Ähnlich steht Wurm zur Kritik des Neuen Testaments: „Wir lassen der Wissenschaft das Recht, auch die biblischen Bücher kritisch zu untersuchen. Aber nicht dogmatische Voraussetzungen, sondern grammatische und historische Schwierigkeiten sollen das Urteil über die Unechtheit einer Schrift begründen... Weil im Evangelium Johannis die Gottheit Christi ganz deutlich gelehrt wird, die moderne Theologie aber die Gottheit Christi nicht glaubt, kann dieses Evangelium nicht von einem unmittelbaren Jünger Jesu stammen... Aber auch in den synoptischen Evangelien scheidet die moderne Kritik nach dogmatischen Rücksichten als unhistorisch aus: die Kindheitsgeschichte und die Auferstehungsgeschichte, sie streicht den Missions- und Taufbefehl, weil der Auferstandene nicht gesprochen haben soll, während kein anderer Grund vorliegt, dieses Kapitel (Mtth. 28, 18 ff.) von dem übrigen Evangelium

zu trennen . . . Wenn wir die Geschichte der christlichen Kirche von ihrem Anfang bis auf unsere Tage überschauen, so sehen wir, wie das Wort Jesu, dass nur wenige den Weg des Lebens finden, für alle Zeiten seine Gültigkeit hat, auch unter denen, welche die Segnungen des Christentums empfangen haben, ja wie ganze Kirchen und kirchliche Gemeinschaften lange Zeit geistlich tot sein können, in einem toten Gesetzesformalismus oder in einem fleischlichen Leben, das sich nicht wesentlich über das Heidentum erhebt. Aber der Unterschied zwischen der christlichen und allen anderen Religionen ist doch der, dass das Christentum in der Bibel eine Religionsurkunde besitzt, welche von allen Trübungen auf die rechte Quelle zurückführt, auf einen Weg, den jedes religiöse Gemüt, auch ohne priesterliche Vermittlung, finden kann. *Die Fortbildung der Religion, welche von Christen angestrebt wird, führt daher nicht über das Christentum hinaus, sondern tiefer hinein in die heilige Schrift und in die persönliche Lebensgemeinschaft mit Jesu Christo*“ (S. 421 ff.). G. M.

Petites Notices.

* L. ARNDT: *Quellensätze zur Geschichte unseres Volkes von der Reformation bis zur Gegenwart*. I. Band. Cöthen 1904. 536 S. Mk. 7. — Das Werk bildet die Fortsetzung der früher von E. Blume bearbeiteten 3 Bände «Quellensätze zur Geschichte unseres Volkes» (1. Band: Urzeit, merowingische und karolingische Zeit; 2. Band: Konrad I. bis zum Ende des Zwischenreichs; 3. Band: Rudolf v. Habsburg bis zum Schlusse des Mittelalters). — Die 1. Abteilung des vorliegenden Bandes stellt bis S. 232 «die staatlichen Zustände» bis zur Gegenwart dar, die 2. in 531, oft durch Unternummerierung vermehrten Nummern die «Quellensätze», wörtliche, meist amtliche Quellenauszüge mit Angabe ihrer Herkunft. Besonders interessant sind die Quellensätze zur Reformation. Das Buch ist für reifere Schüler, Seminaristen u. a. bestimmt. Ein folgender zweiter und letzter Band soll die Quellensätze zum gesellschaftlichen, geistigen, religiösen und wirtschaftlichen Leben des deutschen Volkes in demselben Zeitraum enthalten. G. M.

* G. BONET-MAURY: *Dieu dans l'histoire*; Paris, André, br. — L'auteur prouve qu'il y a, dans l'univers, de l'intelligence et de l'ordre; que cette intelligence et cet ordre ne peuvent être le résultat ni du hasard, ni de la fatalité, ni de la matière, mais seulement d'un être intelligent, vrai, juste et libre, c'est-à-dire de Dieu. Dans cette exposition, l'auteur attaque la théorie matérialiste de Taine, d'après laquelle l'histoire de l'humanité s'explique par la race, le milieu et le moment. Mais peut-être ne montre-t-il pas assez que cette intelligence, cet ordre, cette justice, cette liberté qu'on appelle Dieu, doivent être distincts de l'univers même; en d'autres termes, que Dieu, considéré comme vérité, intelligence, justice, est nécessairement transcendant à la nature et à l'humanité.

* Dr. Gotthold BÖTTICHER: *Biblische Geschichte für die Vorschulen höherer Lehranstalten*. Mit Bilderschmuck von Schnorr von Carolsfeld. 2. Auflage. Berlin 1904. 72 Seiten. Mk. 0. 75. — Das Büchlein ist sehr schön ausgestattet und seinem Zweck entsprechend, den Kindern nicht sofort die grosse biblische Geschichte in die Hand zu geben. Die Sprache ist kindlich, in modernem Deutsch gehalten. Im Anhang stehen einige Lieder und Gebete. Im Vorwort heisst es: «Die Vorschule kann keinen andern Zweck haben, als den eigentlichen Unterricht in der biblischen Geschichte vorzubereiten. Sie darf unter keinen Umständen, wie es so häufig geschieht, das Pensum der Sexta und Quinta vorwegnehmen. Darum müssen sich die biblischen Geschichten auf eine Auswahl solcher beschränken, die Gottes Allmacht, seine strafende Gerechtigkeit und seine väterliche Güte in anschaulicher Weise erkennen lassen, und das Kind mit Ehrfurcht und Liebe zum Heilande erfüllen. Das Ziel ist lediglich die Grundlegung des religiösen Lebens überhaupt, die Erweckung des ehrfurchtsvollen, vertrauenden Aufblicks zum allmächtigen himmlischen Vater.»

Hierzu vgl. die von demselben Verfasser in 4. Auflage bearbeitete ausführliche «Biblische Geschichte» von Fürbringer-Bertrams, zu einem Hilfsbuch für den evangelischen Religionsunterricht an Volksanstalten und Realschulen ergänzt. Berlin 1904, XII und 308 S. Mk. 2. — Diese Ausgabe enthält ausser den erweiterten biblischen Geschichten eine Anzahl nützlicher Beigaben, wie über Münzen und Masse u. s. w. G. M.

* L. BUSSE: *Die Weltanschauungen der grossen Philosophen der Neuzeit*. Leipzig 1904. 164 S. Mk. 1. 25. — Dieses 56. Bändchen der Sammlung «Aus Natur und Geisteswelt» bildet den Abdruck einer Reihe vom Verfasser an der Universität Königsberg gehaltener «volkstümlicher Hochschulvorträge», welche den Zweck hatten, «weitere Kreise in allgemein verständlicher Form mit den bedeutendsten Erscheinungen der neueren Philosophie bekannt zu machen und dadurch in ihnen Interesse und Verständnis für die Philosophie überhaupt und ihre Probleme zu erwecken». Die Vorträge dienen dieser Absicht in trefflicher Weise und dürften ein vorzügliches Hilfsmittel zur Einführung reiferer höherer Schüler in die philosophischen Hauptprobleme der Neuzeit bilden. Besprochen sind unter den neueren Philosophen: Descartes, Geulincx, Malebranche, Spinoza, Fr. Bacon, Locke, Leibniz, Berkeley, Hume, der französische Sensualismus und Materialismus, Wolff und die deutsche Aufklärung, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer, Hartmann, Herbart, Lotze, Fr. A. Lange, Comte, Stuart Mill, Herb. Spencer. G. M.

* Ed. GASC-DESFOSSÉS: *De la croyance à la survivance de l'être humain chez quelques peuples non civilisés*; Paris, André, br. — L'auteur préfère parler de «la survivance de l'être humain» plutôt que de «l'immortalité de l'âme», parce que cette seconde notion implique des distinctions que la première n'implique pas et qu'il est malaisé de retrouver chez tous les peuples. Il prouve cette croyance à la survivance par les six faits suivants: la coutume si répandue de la conservation ou de l'embaumement des corps, la croyance aux réincarnations ou à la métempsycose, l'horrible coutume du cannibalisme (si étrange qu'en puisse paraître à première vue une interprétation religieuse), l'immolation des parents âgés et infirmes, la croyance aux esprits, enfin la conception de régions infernales ou de séjours bienheureux, imaginés dans une conformité plus ou moins exacte avec la vie présente. L'auteur entre, sur ces six points, dans des détails intéressants.

* E. A. KERNWART: *Bibliothek berühmter Mystiker*. Leipzig und Frankfurt 1904, 1. Band: *Thomas von Kempen*, Die Nachfolge Christi. 172 S. Mk. 2. 2. Band: *Thomas von Kempen*, Reife Ähren. 99 S. Mk. 2. — Beide Bücher sind nach dem

lateinischen Urtext frei mit populärem Zweck bearbeitet und mit einigen Anmerkungen begleitet. Die « Reifen Ähren » sind Auszüge aus den übrigen sonst wenig bekannten Schriften des Thomas. Als solche sind Seite XV angeführt: 3 kleine Bände Predigten; eine Sammlung erbaulicher Betrachtungen, darunter: das Selbstgespräch der Seele, das Rosengärtchen, das Liliental, die drei Hütten, die gute Zucht der Einsamen, von einem treuen Haushalter, der Gasthof der Armen, geistliche Übungen, das kleine Alphabet in der Schule Christi; göttliche Gebete und geistliche Gesänge; mehrere Biographien: Lidewigis, Gerhard Groot, Florentius und einige seiner Schüler¹⁾.

Das Unternehmen ist dankbar zu begrüßen, da es sich als eine Gegenströmung gegen die atheistische und materialistische Zeitrichtung darstellen will, ohne einem krankhaften Mystizismus (Spiritismus, Okkultismus u. s. w.) zu huldigen und auf konfessionelle und philosophische Richtungen einseitige Rücksicht zu nehmen.

G. M.

* Fr. R. LIPSIVS: *Kritik der theologischen Erkenntnis*. Berlin, Schwetschke, 1904, in-8°, 212 S. Mk. 5. 50. — L'auteur examine d'abord les moyens théologiques de la connaissance, puis l'objet de cette connaissance: là, il explique la théologie émotionnelle, et la rationnelle, c'est-à-dire le sentiment religieux, la loi morale et la loi psychologique, la preuve ontologique, la preuve cosmologique, la preuve biologique de l'existence de Dieu; ici, l'idée de Dieu au double point de vue dogmatique et critique. L'auteur en appelle à la première forme du christianisme, et à cette vérité que le chrétien est de race divine. Il ajoute: « Nur auf dem Boden dieser Überzeugung ist Wissenschaft möglich; nur aus ihr, die in jedem Mitmenschen ein Kind und eine Offenbarung des unendlichen Geistes sieht, wächst der Moral die Kraft weltüberwindender Begeisterung zu; nur in ihr ist Seligkeit und Trost unter den Leiden dieser Zeit, denn sie gibt uns die Gewissheit, dass wir nicht verloren sind in einer uns fremden Welt; sie allein befähigt uns, ein Leben wahrhaft sub specie æternitatis zu führen: Wir glauben an die Ewigkeit des Geistes! »

¹⁾ Eine neue wissenschaftliche Originalausgabe der Werke des Thomas erscheint unter dem Titel: Thomæ Hemerken a Kempis canon. regularis Ordinis S. Augustini *Opera omnia* (VIII vol.), Ed. M. J. Pohl. Der 2. Band (die imitatio), Freiburg 1904. XVI und 516 Seiten mit 12 Tafeln. Mk. 4. 40.

* J. VAN DER MEERSCH: *Le principe divin dans l'évolution des peuples*. Paris, J. André, 1899, br. — L'auteur constate que les peuples vivent et grandissent par la force naturelle de leurs vertus, et qu'ils s'affaiblissent et meurent par l'effet propre de leurs vices; que dans cette récompense et ce châtiment il y a une justice très claire, qu'il faut expliquer. Il démontre ce fait, en passant en revue l'histoire des Romains, qui ont été prospères tant qu'ils ont pratiqué « la virilité et la piété », et qui sont tombés dès que ces deux vertus ont disparu; puis l'histoire des Grecs, des Egyptiens, des Perses, des Chaldéens, des Assyriens. Or il ne saurait y avoir, dans la marche du monde, une telle justice sans un principe divin omnipotent, qui ne saurait être ni la matière, ni l'homme lui-même, mais qui est évidemment Dieu, législateur du monde et maître des nations.

* ARNO NEUMANN: *Jesus, wer er geschichtlich war*. Freiburg i. B., Wätzel, 1904, in-8°, 206 S. Mk. 3. 20. — L'historicité du Christ est chose incontestable pour ceux qui croient à la positivité de l'histoire; mais que de détails relatifs au Christ historique nous échappent, les sources chrétiennes primitives étant incomplètes! Ce sera toujours le tourment des âmes ardentes de chercher à les connaître. Loin de moi la pensée de les considérer comme des choses secondaires. Néanmoins, nous savons assez de choses du Christ historique pour être certains de sa divine mission; là est la consolation des âmes qui cherchent le reste. Elles peuvent lire avec profit ce livre, qui est certainement de bonne foi, clairement composé, mais d'une lecture que les nombreux chiffres introduits dans le texte rendent difficile.

* MAX DESSOIR und Paul MENZER: *Philosophisches Lesebuch*. Stuttgart 1904. 258 S. — Die Herausgeber rechtfertigen das vorliegende Buch damit, dass die Gegenwart sich wieder freundlicher zur Philosophie zu stellen scheine als in den letzten Jahrzehnten. Diejenigen, welche nun auf eigenem Wege der Philosophie sich nähern, beginnen in der Regel mit der neuesten Literatur, stehen aber bald vor der Tatsache, dass sie ohne Kenntnis der alten Systeme nicht auskommen. Ebenso kann auf den Universitäten, wo meist Geschichte der Philosophie vortragen wird, höchstens der eine oder andere Meister in den

Seminarübungen selber zu den Studenten sprechen. Denselben Mangel haben die zahlreichen Grundrisse der Geschichte der Philosophie. Das Buch ist als Ergänzung zu den Vorlesungen gedacht, es liefert erläuterndes Anschauungsmaterial, setzt die Hörer in einen unmittelbaren Verkehr mit den grossen Philosophen der Vergangenheit und ermöglicht es, im gleichen Schritt mit dem Fortgang der Vorlesungen eine ungefähre Anschauung von der Denk- und Schreibweise zu erhalten, die diesem oder jenem Klassiker der Philosophie eigentümlich ist.

Aufgenommen sind in deutscher Übersetzung Lesestücke aus Plato, Aristoteles, Plotin, Th. von Aquin, Eckart, Fr. Bacon, Descartes, Spinoza, Locke, Berkeley, Leibniz, Hume, Kant, Fichte, Hegel, Herbart, Schopenhauer. Hinter jedem Lesestück steht eine wertvolle geschichtliche und philosophische Erläuterung.
G. M.

* Bischof REINKENS: *Katholisch, nicht päpstlich*. Sechs Vorträge, mit einem Vorwort von Bischof Dr. Ed. Herzog. Olten, Druckerei Dietschi, 1903, 88 S. — Nous ne pouvons qu'engager vivement nos lecteurs à prendre connaissance de ces discours, où respire l'amour de la vérité et de la cause chrétienne. Ils ont été prononcés en Suisse, en 1872. Il importe de ne pas laisser l'oubli s'étendre sur ces paroles pleines de foi, de vie et de dignité toute chrétienne. *Tolle, lege*.

* B. WEISS: *Das Neue Testament*, deutsch nach Dr. Martin Luthers berichtigter Übersetzung mit fortlaufender Erläuterung versehen. Leipzig 1904. Ausgabe in 2 Bänden (XX und 1112 Seiten). Mk. 10, oder Ausgabe in 20 Lieferungen zu 50 Pf. — Die Erläuterungen sind in den deutschen Text zwischen einzelne zusammenhängende Abschnitte hineingesetzt und bilden für sich wieder eine zusammenhängende Darstellung, die durch Nummern am Rande auf die betreffenden Verse im Texte vorher hinweisen. Vorangestellt ist eine «kurze Entstehungsgeschichte des Neuen Testamentes». Obschon der Name des Verfassers für die Trefflichkeit und bei aller Popularität streng wissenschaftliche Gediegenheit des Werkes bürgt, glauben wir doch nicht, dass es seinen Zweck, das Studium des Neuen Testamentes und die Liebe zu ihm in weitere Kreise zu tragen, besonders erreichen wird, dazu ist es zu umfangreich, und die

zwischen die Textabschnitte gesetzten Erläuterungen, beziehungsweise Paragraphen bilden eher ein Hindernis als eine Erleichterung bei der Lektüre. G. M.

Ouvrages nouveaux.

Prof. Dr. W. BOUSSET: Jesus; Halle, Gebauer-Schwetschke, 1904, 60 Pf. — Heft der I. Reihe der «Religionsgeschichtlichen Volksbücher» für die deutsche christliche Gegenwart. — I. Der äussere Verlauf des Lebens Jesu und die Formen seiner Wirksamkeit; II. Die Predigt; III. Das Geheimnis der Person.

CHRISTOPHILOS: Hefte zum Christlichen Orient. Nr. 6: Ein Blatt aus der Geschichte des Stundismus; Berlin, Deutsche Orient-Mission, br., 20 S., 1904.

Le P. U. COPPENS: Le palais de Caïphe et le nouveau jardin St. Pierre des PP. Assomptionnistes au mont Sion, avec plans et figures; Paris, Picard, in-8°, 95 p., 1904.

A. DUFOURCQ: St. Irénée; Paris, Bloud, in-16, 3 fr. 50, 1905 (*sera étudié dans la prochaine livraison*).

Prof. H. GRIMME: Mohammed; mit Karte und Abbildungen. München, Kirchheim; 1904, 4 Mk. *Sehr empfohlen.*

Graf von HOENSBROECH: Das Papsttum in seiner sozial-kulturellen Wirksamkeit. Volksausgabe. 11.—20. Tausend. 1 Mark. Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1904. — *Sehr empfohlen.*

D. Dr. J. HAUSSLEITER: Die Glaubenserziehung, wie sie Jesus geübt hat; Leipzig, Dörffling & Franke, 1904.

Dr. Gustav KRÜGER: Kritik und Überlieferung auf dem Gebiete der Erforschung des Urchristentums; Giessen, J. Ricker, 1903.

Dr. Johannes KUNZE: Die ewige Gottheit Jesu Christi; Leipzig, Dörffling & Franke, 1904.

Const. von KÜGELGEN: Die Gefangenschaftsbriefe des Johannes Hus; Leipzig, Richard Wöpke, 1902.

Professor Jul. Oscar MICHAEL: Die Gottesherrschaft als leitender Grundgedanke in der Offenbarung St. Johannis; Leipzig, Friedrich Jansa, 1904.

Moderne Predigt-Bibliothek: 1. Serie, Bd. 1—4; Leipzig, Richard Wöpke, 1902.

Dr. Josef MÜLLER: Das sexuelle Leben der christlichen Kulturvölker; Leipzig, Grieben, 4 Mk., 1904. (Ouvrage important pour l'histoire des questions ecclésiastiques relatives à la virginité, au mariage, au célibat et au monachisme.)

J. PAYOT: La croyance, sa nature, son mécanisme, son éducation, 2^e édit.; Paris, Alcan, in-8°, 5 fr., 1905 (*sera étudié dans la prochaine livraison*).

Armand SABATIER: Comment se fabriquent les âmes? Paris, Société psychologique, 14, rue de Condé; br. in-8°, 40 p. (*sera étudié dans la prochaine livraison*).

Hermann SCHULZE: Die Ursprünglichkeit des Galaterbriefes; Leipzig, Richard Wöpke, 1903.

Paul SEEBERG: Vorstudien zur Dogmatik; Leipzig, Richard Wöpke, 1902.

B. de SPINOZA: Ethik. Übersetzt und mit einer Einleitung und einem Register versehen von Dr. Otto Bænsch. Leipzig, Dürr, 1905, 3 Mk. Dieser Band ist der 92. der Philosoph. Bibliothek.

Theol. Jahresbericht (Krüger & Köehler): Bd. 23, IV. Abt., *Kirchengeschichte*, 1903; Berlin, Schwetschke, in-8°, 1904, Mk. 18. 20.

Dr. Eugen ZOMARIDES: Die Dumba'sche Evangelien-Handschrift vom Jahre 1226; Leipzig, Dörffling & Franke, 1904.
